

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 9 MAI 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Et s'adressant à Blanche :

—Toi, ma sœur, prends mon bras... et rentrons auprès de notre mère...

La jeune femme obéit à son frère, et tous deux passèrent à côté de Gaston Souchard, sans l'honorer d'un regard.

Pour le pauvre la Glandière, il se faisait petit, petit, derrière le tronc d'arbre, où il cherchait à se dissimuler, en continuant à ronchonner :

—Les gendarmes ! La police !... C'est ça qui ne serait pas correct, par exemple !... S'il croit que je vais, comme cela, me fourrer dans la nasse pour son plaisir, il se trompe joliment, par exemple !...

Henri, sa sœur, ainsi que M. de Marcenay et le docteur Valroy reprenaient le chemin de Lauriac.

Le marquis s'excusait auprès de ses deux amis.

—Je ne me doutais pas, en vous amenant en Sologne, que je vous obligerais à assister à une scène de famille... Elle est terminée au mieux, bien qu'elle ait été essentiellement désagréable. Pardonnez-moi ce pénible incident, mes chers amis, je ferai tous mes efforts pour vous le faire oublier pendant votre séjour à Lauriac.

Mlle Loulou était portée par Bernard qui maniait comme la plus fragile des poupées l'adorable petite fille...

—Tu vois bien, Bernard,—fit Loulou,—une fois que l'on fut hors de portée de Gaston et surtout de l'horrible Romain qui lui avait inspiré une si violente terreur.—tu vois bien, n'est-ce pas, Bernard, c'est mon papa, ce vilain monsieur-là, qui vient encore de faire pleurer maman... Eh bien, je ne l'aime pas du tout...

Et s'agitant, se trémoussant, comme si elle eût eu des fourmis dans les jambes, elle dit encore au garde :

—Mets-moi à terre, mon bon Bernard, je suis très grande, vois-tu, et je veux marcher comme les autres.

Bernard obéit cherchant à reprendre la petite fille par la main.

Elle lui échappa avec la légèreté d'un écureuil, et s'en fut reprendre la main de sa mère.

Puis recommençant son babil, elle dit encore :

—Non !... je n'aime pas du tout ce papa là ! moi... Il est devenu très laid, d'abord !... Il a une grande raie rouge qui lui coupe la figure... Et puis, il y a ce vilain homme qui voulait me prendre... tu sais, le grand singe qui m'a fait peur... Enfin, je ne veux plus de ce papa-là, moi...

Avec ses grands yeux étonnés et chercheurs, elle regarda autour d'elle.

Et prenant la main de Valroy, qui se trouvait sur la ligne du bois, à la même hauteur qu'elle à cet instant :

—Toi ! dis, monsieur !... qui as l'air si bon... tu ne voudrais pas être mon papa pour toujours ?...

Il est des mots d'enfant qui pénètrent profondément dans les cœurs...

Celui de la petite Loulou fut-il de ceux-là ?...

Toujours est-il que Valroy, qui venait d'être présenté seulement quelques instants auparavant à Blanche de Lauriac, et qui la voyait pour la première fois de sa vie, leva les yeux sur elle, et se sentit profondément troublé.

Ses regards et ceux de la jeune femme venaient de se croiser, et de son côté Blanche avait rougi subitement, sans se rendre compte de l'embarras qui venait de s'emparer d'elle.

On arrivait au château, et la marquise en faisait les honneurs avec cette affabilité des réels grands seigneurs qui a si bien le talent de mettre les invités à l'aise et de leur rendre agréable et douce l'hospitalité offerte.

Au reçu de la dépêche de Me. Famchon, le marquis Lauriac, à tout hasard, n'avait fait qu'un bond chez son ami Octave de Marcenay.

—Je t'emmène,—lui avait-il dit sans autre préambule, j'ai besoin de toi.

La réponse avait été celle que le marquis était en droit d'attendre d'Octave :

—Le temps de boucler une valise et je te suis.

—Tu ne me demandes pas où je t'emmène ?

Octave se mit à sourire.

—L'endroit m'importe peu... Tu as besoin de moi, cela me suffit...

—Je t'emmène à Lauriac...

—Je serai enchanté d'être présenté à la marquise.

—Oui, mais c'est que mon aimable beau-frère a manifesté le désir de se rendre à Lauriac. Il veut, je crois, intimider, en mon absence, ma mère et ma sœur.

—Ah ! ce monsieur menace ?

—Parfaitement.

Il a besoin d'une seconde leçon, tu la lui donneras.

—J'y compte bien.

—Ah ! pendant que tu y es, emmène donc Valroy avec nous.

—J'allais te le demander.

—Je ne suis pas content de Valroy. Ce garçon là s'ennuie... Le travail lui est pour l'instant interdit... Les fièvres pernicieuses l'ont éteint de telle sorte qu'il bat le pavé de Paris, ne sachant où aller, et éprouvant un spleen abominable. Il m'inquiète. Une promenade à la campagne, même pendant la saison d'hiver lui fera le plus grand bien.

Voilà de quelle façon le déplacement des trois amis avait été décidé, et nous venons d'assister aux premiers résultats qu'il venait d'avoir.

Laisant pendant un court moment Blanche de Lauriac faire aux deux jeunes gens les honneurs de Lauriac, la marquise avait entraîné son fils dans ses appartements, pour connaître de quelle façon s'était terminée la scène qui venait d'avoir lieu.

—Tranquillisez-vous, ma mère,—avait répliqué Henri,—j'ai chassé ce drôle, et nous ne le reverrons plus.

La marquise secoua la tête.

—Cet homme-là nous hait, toi et moi... Nous sommes les deux obstacles qui lui barrent la route. Si nous n'étions pas là, il croit qu'il aurait aisément raison de Blanche, et qu'il pourrait gaspiller à loisir notre fortune.

—Nous y mettrons le holà, ma mère. Le plus sûr, c'est d'agir comme vous l'avez fait et de lui couper les vivres... tant qu'il ne consentira pas à vivre en Amérique.

—On revient d'Amérique. Tu le vois.

—Oui, mais s'il veut avoir de l'argent... et c'est la seule chose à laquelle il tienne, il sera bien forcé d'y retourner.

—Hum ! Il est capable de tout.

—Oui, et c'est là ce qui m'inquiète... Car, ainsi qu'il l'a dit, il a la loi pour lui...

Un pâle sourire vint errer sur les lèvres de la marquise.

—Je ne crains pas qu'il l'invoque... Il nous a menacés,—m'as-tu dit,—d'un commissaire de police et des gendarmes... Si nous le voyons jamais ainsi escorté, crois-moi bien mon fils, il ne sera pas à craindre. Ce n'est que de lui que la police et la gendarmerie auront à s'occuper.

—Que voulez-vous dire, ma mère ?...

—Rien ! ne m'interroge pas... et allons recevoir nos hôtes.

Henri suivit la marquise, tout en murmurant :

—Je crois que ma mère en sait beaucoup plus long qu'elle ne veut bien le dire sur le compte de monsieur mon beau-frère.

Mme de Lauriac pénétrait dans le grand salon, tout comme le maître d'hôtel se présentait aux portes pour annoncer que la marquise était servie.

Et un instant après, les hôtes de Lauriac étaient réunis autour de la table hospitalière, dans une immense salle à manger meublée de grands bahuts

merveilleusement fouillés et de dressoirs chargés de vaisselle plate aux armes des Lauriac.

Un menu choisi, délicat, de grands vins authentiques, le tout servi sans bruit par des laquais stylés, afin que nul incident ne vint interrompre une conversation intéressante.

Avec Octave de Marcenay, Raoul Valroy, Henri lui-même, qui avait énormément voyagé en simple touriste, on pouvait en un instant effleurer cent sujets divers, que la marquise et Blanche, en femmes intelligentes et instruites, passaient en revue avec un intérêt toujours croissant.

Naturellement on devait en arriver aux grands voyages de Marcenay et de Valroy, mais les deux explorateurs se montraient sur ce chapitre excessivement réservés ; les hommes de réelle valeur éprouvent toujours une extrême gêne à se mettre en scène.

Avec ce tact qui caractérisait la marquise, elle abandonna bien vite les explorateurs et les expéditions lointaines, comptant sur l'occasion qui aurait seule raison de l'obstiné mutisme de ses deux hôtes.

A un imperceptible signe de sa mère, Blanche avait donné un autre tour à la conversation, au moyen d'une déviation imperceptible.

—Alors,—dit elle, en s'adressant particulièrement à Octave de Marcenay,—vos expéditions lointaines, vos chasses aux grands fauves, aux terribles félins, que nous ne vous demandons pas de nous raconter, nous savons faire des sacrifices pour ne pas être indiscrets, alors, ces grandes aventures ne vous ont point blasé sur le modeste sport que nous pouvons vous offrir ?

—Non, chère madame,—répliqua l'explorateur—nous sommes demeurés grands chasseurs, Valroy et moi, et nous ne sommes nullement blasés, veuillez bien le croire. A l'heure qu'il est, j'ai autant de plaisir à peloter un perdreau à l'arrêt d'un chien qu'au début de ma carrière. Et croyez-moi également, les émotions de la chasse au sanglier sont tout aussi violentes que celles que l'on ressent à une battue au tigre... Ce sont des plaisirs différents, qui sont servis par d'autres cadres, mais ils sont demeurés pour mon ami et moi de très grands plaisirs... N'est-ce pas, Raoul ?...

Valroy interrogé directement, leva sur son ami ses grands yeux mélancoliques, tout en répondant :

—Oui, je l'avoue, j'ai conservé un très grand plaisir à pratiquer tous les sports, tous ceux du moins auxquels les désordres de la fièvre me permettent de me livrer encore.

—Vous avez été horriblement malade, monsieur ? —demanda avec intérêt la marquise.

—Oui, madame, horriblement, c'est le mot, quand on se voit mourir chaque jour, que l'on se sent à charge à soi-même et surtout aux autres, quand sans cesse on grelotte sous un ciel de feu, et que l'on est poursuivi par cet épouvantable frisson, qui vous rend plus faible encore qu'un enfant débile, et à la merci du dernier des dangers.

Octave de Marcenay hocha la tête.

—Oui, la fièvre,—on dit bien "Les fièvres", sont un horrible mal, et il faut les avoir ressenties à deux mille lieues de la mère patrie, loin des siens, loin de tous, pour comprendre l'horreur que vous inspire ce mal, aussi bien au moral qu'au physique.

—Les sauvages ont-ils la fièvre,—demanda Blanche,—souffrent-ils comme les Européens ?

—Non répliqua Valroy,—rarement du moins, mais ils sont sujets à d'autres maladies non moins atroces...

—Allons ! Allons !—fit Marcenay—ne parlons pas de fièvre, c'est ce pauvre Raoul va en ressentir l'affreux frisson... heureusement, il n'y a ici ni fièvres ni sauvages.

Ce fut à la marquise d'intervenir.

—Détrompez-vous, cher monsieur... Dieu merci, la culture en grand des sapins a profondément assaini notre chère Sologne... Il n'y a plus que les malheureux, les pauvres gens qui s'obstinent à vivre au milieu d'eaux stagnantes, avec le fumier à leur porte, qui ressentent encore les atteintes de ce terrible mal. Mais,—je cherche à vous intriguer,—il y a encore des sauvages, même en Sologne. Demandez plutôt à Blanche, c'est grâce à la providentielle intervention d'une pauvre créature absolument sauvage que nous devons d'avoir à côté de nous notre chère petite Loulou, qui est une enfant